

Le sentiment "minoritaire" et identitaire dans la création romanesque de Myriam Anissimov

Autor(en): **Elikan, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1995)**

Heft 22: **Mélanges offerts à Manfred Gsteiger pour son soixante-cinquième anniversaire = Festschrift für Manfred Gsteiger zu seinem 65. Geburtstag**

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006570>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Marc Elikan

LE SENTIMENT “MINORITAIRE” ET IDENTITAIRE DANS LA CRÉATION ROMANESQUE DE MYRIAM ANISSIMOV

A Manfred,
Maître et ami

Au mois de septembre 1989, le Carrefour des Littératures Européennes a organisé un congrès sur la langue et la littérature yiddish, organisé conjointement par Myriam Anissimov et Rachel Ertel. Cet événement coïncidait avec la sortie en librairie du roman de Myriam Anissimov, *La Soie et les Cendres*.

Intrigué par un tel titre, j’ai commencé à lire ce texte en me demandant ce que pouvait bien signifier *La Soie et les cendres*, l’alliance d’un tissu doux et agréable avec un élément aussi brûlant et déroutant que les cendres. Cette lecture m’a incité à poursuivre la découverte d’un écrivain dont les préoccupations rejoignent celles de toute une génération de jeunes Juifs qui sont nés pendant ou juste après la période de la Shoah¹.

Myriam Anissimov est née en 1943, dans un camp de réfugiés. Il est important de souligner que sa langue maternelle n’est pas le français, mais le yiddish. Et pourtant, Myriam Anissimov va écrire tous ses textes en français, que ce soit sa production littéraire ou journalistique. Nous serons donc amené, au cours de cette étude, à nous demander pourquoi un écrivain décide d’écrire dans une langue autre que sa langue de départ, et quels sont les événements qui ont pu la pousser à prendre une telle décision, lourde de conséquences.

Léon Poliakov vient de publier un ouvrage sur les déchirements et les aléas de l’identité juive², dans lequel il montre – comme d’autres cher-

- 1 Nous préférons utiliser ce terme, plus adéquat pour exprimer la catastrophe qu’a subie le judaïsme européen pendant la Seconde Guerre mondiale, que “Holocauste”, qui représente plutôt un sacrifice à caractère religieux et expiatoire (et nous savons bien que personne ne mérite d’être supprimé pour expier la simple faute d’exister...).
- 2 Léon Poliakov, *L’impossible choix, histoire des crises d’identité juive*, Paris, Austral, 1994.

cheurs et écrivains au cours de ces trente dernières années – que deux éléments sont fondamentaux pour tous les Juifs nés pendant ou après le génocide, à savoir la Shoah et la création de l'État d'Israël, qui ont modifié durablement toute la perception juive de la réalité actuelle. Myriam Anissimov s'inscrit tout à fait dans ce mouvement, comme André Schwartz-Bart, Paula Jacques ou Roland Doukhan, par exemple.

Le problème de l'identité juive est devenu crucial depuis la Révolution française et la Déclaration des Droits de l'Homme, en 1791, qui a accordé aux Juifs les mêmes droits qu'à tous les autres citoyens français. L'émancipation a eu comme conséquence une assimilation rapide dans la société majoritaire, qui a poussé un grand nombre de Juifs à occulter partiellement ou complètement leurs origines. Ainsi, nombreux ont été ceux qui ont décidé de vivre comme des "Israélites", pour qui l'allégeance principale devait être celle donnée à leur nouvelle patrie, la France.

Dans la recherche de sa propre identité, la génération d'après la Shoah n'a pas seulement dû réfléchir à son histoire, mais réagir aux différents courants antisémites qui ont vu le jour depuis les années 1970, que ce soit l'antisionisme, la profanation de synagogues ou de cimetières, sans oublier tous les négateurs de la Shoah. André Harris et Alain de Sédouy ont mis en évidence dans *Juifs et Français*, ouvrage composé d'entretiens avec des personnes représentatives des différentes couches et courants de la communauté juive, que la génération précédente avait plutôt tendance à s'affirmer comme "Française d'origine juive" tandis que la génération actuelle préfère être considérée comme "Juive, de nationalité française"³.

Alain Finkielkraut, quant à lui, montre que la nécessité de retrouver ses racines est une des maladies de ce dernier quart de siècle⁴. Albert Memmi évoque lui aussi ce problème dans ses essais ou ses romans, comme *La Statue de Sel*, où le narrateur, né en Tunisie, et confronté aux cultures arabe et française, choisit délibérément d'oublier ses racines juives, ainsi que sa culture arabe, pour se plonger définitivement dans la société française. Dans un autre de ses romans, *Agar*, le narrateur montre qu'il n'existe pour lui aucune voie autre que celle de l'assimilation, vu que le mariage mixte, entre un Juif et une chrétienne s'avère impossible, à cause du refus de chaque communauté d'accepter l'autre tel qu'il est. Au cours de ces dernières années, de nombreux écrivains ou penseurs ont réfléchi à ce problème, mais le cas de Finkielkraut nous semble ici plus

3 André Harris, Alain de Sédouy, *Juifs et Français*, Paris, Grasset, 1979.

4 Alain Finkielkraut, *Le Juif imaginaire*, Paris, Seuil, 1980, p. 52.

pertinent, parce qu'il vient, comme Myriam Anissimov, d'un milieu judéo-polonais, et qu'il réfléchit beaucoup à ses origines et à son identité. Finkielkraut doit se situer par rapport au génocide perpétré par les nazis: en quoi cet événement particulier a-t-il contribué à façonner son être juif? Il se sent exclu, et cette exclusion résulterait d'un sentiment d'aliénation, d'exil et de déracinement: "orphelin du judaïsme"⁵ Finkielkraut décide pourtant d'entreprendre une exploration du passé qui lui permettra de se redécouvrir dans toutes ses facettes. Il se sent fier d'être juif et s'identifie plutôt aux victimes de la Shoah qu'aux bourreaux. Il se définit lui-même comme "un enfant de l'après génocide"⁶: il a hérité de la souffrance engendrée par les événements du passé mais n'a pas connu toute l'horreur engendrée par cet événement. Le monde d'hier (pour reprendre le titre d'un ouvrage de Stefan Zweig) n'est plus et demeure impénétrable à jamais: un sentiment de nostalgie que l'on peut ressentir pour ce monde disparu ne peut qu'intensifier le sentiment d'exil et de malaise du Juif ashkénaze d'origine polonaise, qui se voit ainsi dépouillé de son passé⁷: Finkielkraut met ainsi en exergue le fait que son identité actuelle n'est qu'une identité d'emprunt: "Et c'est pourquoi, moi, Juif ashkénaze, je suis un Juif sans substance, un *Luftmensch*, mais pas au sens traditionnel de vagabond ou de mendiant... Le *Luftmensch* d'aujourd'hui, c'est le Juif en état d'apesanteur, délesté de ce qui aurait pu être son univers symbolique, son lieu particulier, ou l'un au moins de ses domiciles: la vie juive"⁸. Finkielkraut en vient à réaliser qu'il ne possède qu'une identité d'emprunt et se voit ainsi réduit au statut de "Juif imaginaire": "La judéité, c'est ce qui me manque, et non ce qui me définit; c'est la brûlure infime d'une absence, et non la plénitude triomphante de l'instinct"⁹.

Cette recherche de ses racines qu'entreprend Finkielkraut représente bien le dilemme de sa génération. Les enfants des victimes de la Shoah sont souvent confrontés au silence de leurs parents, qui ne veulent ou ne peuvent pas parler de ce qu'ils ont enduré. L'absence de sens de leur existence et de leur identité a poussé de nombreux écrivains juifs francophones à effectuer un retour à leurs racines, pour tenter de mieux comprendre ce qui s'est passé. La Shoah les a dépossédés de leurs racines et

5 *Ibid.*, p. 49.

6 *Ibid.*, p. 13.

7 Rachel Ertel le montre fort bien dans un ouvrage intitulé *Dans la langue de personne*, Paris, Seuil, 1993.

8 Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 50.

9 *Ibid.*, p. 51.

de la connaissance de leur culture yiddish. L'univers concentrationnaire a creusé un fossé désormais infranchissable entre la génération des pères et celle de leurs enfants. Ce sentiment de vide peut devenir angoissant: "La parole, étant impuissante à dire la *réalité* de cet événement, est amenée, pour atteindre la *vérité*, à taire ce qui n'est pas dicible, tout en le signifiant. Seul le langage médiatisé peut alors y parvenir"¹⁰.

La production littéraire judéo-française¹¹ d'après la Shoah est caractérisée par un très fort sentiment de perte de ses racines. L'acte d'écriture est donc étroitement lié à la recherche, voire à l'exploration de son moi le plus profond. La parole écrite est ainsi le seul moyen de combattre un sentiment d'exclusion plus ou moins diffus et de regagner une certaine identité.

Dès que nous abordons l'œuvre de Myriam Anissimov, nous sommes confrontés à un très grand traumatisme historique, qui a frappé durablement les différents narrateurs de ses romans. Myriam Anissimov a été marquée par la Shoah, qui a laissé en elle des blessures aussi profondes qu'indélébiles. La Shoah est un événement qui parcourt toute son œuvre, que ce soit de manière explicite ou implicite. Les images de cette période sont récurrentes et la narratrice est constamment confrontée à ce passé envahissant. Myriam Anissimov a intégré de nombreux aspects autobiographiques dans ses romans¹².

La narratrice se sent constamment déracinée, à la recherche de ses origines, marginale, incapable de se rattacher à une tradition ou à une famille bien définie, malgré un désir infini de se fixer quelque part. L'horreur endurée par les Juifs de Pologne est là, telle une cicatrice inguérissable, qui a blessé à jamais les protagonistes des romans de Myriam Anissimov. Les personnages se sentent condamnés, mais ils ne savent ni pourquoi, ni comment, et leurs interrogations jalonnent tous les textes que nous avons lus. Comme l'auteur elle-même, les protagonistes sont assaillis par la Shoah et sont accablés par un poids énorme: celui d'être des victimes d'un événement qui dépasse absolument l'entendement humain.

10 Rachel Ertel, *op. cit.*, p. 12.

11 Nous voudrions souligner que nous évoquons bien ici des écrivains préoccupés par leurs racines juives et qui réfléchissent, dans leurs œuvres, à ce problème. Ainsi, nous n'allons pas considérer ici des écrivains d'origine juive pour qui la quête identitaire n'est pas une préoccupation majeure; voir note 39.

12 Comme elle nous l'a affirmé elle-même: le passé est tellement fort qu'il fait irruption dans le présent de la fiction.

Le cauchemar de la guerre, l'occupation, les déportations, les ghettos, les camps, tous ces événements reviennent de manière obsédante dans la plupart des récits de Myriam Anissimov.

Le passé peut surgir à tout moment dans un présent qui voudrait oublier et continuer à vivre dans l'insouciance la plus absolue. La narratrice souffre d'une blessure indélébile et tente de comprendre "comment les événements tragiques de l'Holocauste que je n'ai pas vécus ont pu former ma conscience juive"¹³. Au contraire de Henri Raczymov, qui reconnaît les vides de sa "mémoire absente", Myriam Anissimov a l'impression d'avoir vécu un peu de l'horreur (par procuration) et porte en elle-même tout le fardeau du souvenir: "On peut être torturé par sa propre mémoire, et par une mémoire qui n'a pas vécu tous les événements tragiques de la mémoire collective"¹⁴. Elle a le sentiment de porter en elle tout l'héritage du peuple juif¹⁵. Ce terme "torturé" reflète bien la vision du monde de Myriam Anissimov et le sentiment de son rôle dans cette société d'après la Shoah. Ainsi, les différents personnages sont assaillis par le doute, l'angoisse, et l'histoire de toutes les persécutions endurées par le peuple juif. Cette condition de victime d'événements qui dépassent l'entendement humain se retrouve dans toute l'œuvre de Myriam Anissimov, qui a créé des personnages eux aussi victimes d'éléments internes et externes qu'ils ne sont pas en mesure de maîtriser. En proie non seulement à la tyrannie de la condition humaine, mais aussi de leur condition juive, ils ont intériorisé les accusations de l'"autre" dans leur sphère privée et se mettent ainsi à être eux-mêmes des victimes – en même temps que des oppresseurs – d'eux-mêmes!

Myriam Anissimov est née en 1943 dans un camp de réfugiés, en Suisse: ses parents sont parvenus à fuir la France occupée et les mesures

13 Myriam Anissimov, "Une littérature juive, pourquoi?", in *La Tribune juive*, n° 300, 1974, p. 15.

14 Comme elle l'a affirmé à Nardo Zalco: "Entretien avec Myriam Anissimov", in *Amitiés France-Israël*, Mars 1977, p. 35

15 En cela, elle rejoint l'attitude juive traditionnelle qui est bien représentée par la fête de la Pâque (Pessa'h), pendant laquelle les Juifs se remémorent, les deux premiers soirs, le récit de la sortie d'Égypte et où il est indiqué dans la Haggadah que chaque Juif doit se souvenir de ces événements et agir comme si lui-même avait été libéré de l'esclavage enduré par les Hébreux en Égypte. Nous constatons ainsi que la mémoire est une des composantes fondamentales de l'histoire du peuple juif au cours des siècles. Yossef-Haïm Yeroushalmi, *Zakhor, histoire juive et mémoire juive*, Paris, Gallimard, "Tel", n° 176, 1991, et Saül Friedländer, par exemple, ont abondamment développé cette dimension dans leurs études historiques.

antijuives promulguées par le régime de Vichy. Les parents de Myriam Anissimov sont devenus des militants communistes convaincus et la mère de notre auteur s'est engagée dans la Résistance avant de fuir la France, à l'âge de 18 ans.

Les conditions de vie étaient difficiles dans ce camp de réfugiés et la nourriture, fournie par l'American Jewish Joint Distribution Committee, était vendue au marché noir. Ainsi, Myriam Anissimov, à cause du manque d'eau et de nourriture, est tombée gravement malade et a été hospitalisée à Lausanne¹⁶. Elle a été sauvée par une sœur de Saint-Loup, qui avait consacré sa vie (et le terme n'est pas trop fort) à tenter de sauver des petits enfants juifs de la mort. Les parents de Myriam Anissimov se sont enfuis de ce camp de réfugiés à la fin de la guerre avec leur fille de deux ans et sont retournés clandestinement à Lyon, qui avait été libérée par les forces alliées. Son père a travaillé comme tailleur et a ouvert, avec l'aide de sa femme, un petit établissement. Il était aussi un écrivain, et il a publié quelques livres de récits humoristiques et des poèmes, en yiddish¹⁷. Le modèle paternel a beaucoup marqué Myriam Anissimov, bien qu'elle ait réagi assez mal à son autoritarisme. La présence (et l'absence)¹⁸ du père est un motif récurrent dans tous ses récits¹⁹.

Myriam Anissimov a été confrontée très tôt à la Shoah: toute son enfance a été marquée par les récits de pogromes, de déportations, de

16 Cet événement l'a tellement marquée que lors de ses visites en Suisse, elle m'a demandé de passer par le CHUV, pour tenter de se remémorer l'endroit où elle a passé des moments effroyables.

17 Comme la plupart des écrivains de langue yiddish, le père de Myriam Anissimov ne pouvait pas vivre de ses écrits. Surtout qu'après la guerre, le nombre de lecteurs yiddishophones a diminué, et pour cause...

18 Son père est mort très tôt à la suite d'un accident de voiture.

19 Nous pouvons maintenant mieux comprendre pourquoi Myriam Anissimov s'est refusée à rédiger ses textes en yiddish et qu'elle a adopté le français, langue de son pays d'adoption. Elle a dû lutter beaucoup pour s'approprier une langue et une culture qui ne sont pas les siennes, comme Kafka a dû le faire avec l'allemand. Ainsi, le yiddish est devenu une sorte de langue sacrée, "lashon kodesh", langue du souvenir et de tout un peuple pour qui il n'était pas seulement une langue de communication, mais une langue de culture. Car il ne faut pas oublier que, pour les Juifs d'Europe de l'Est qui vivaient dans des shtetls, l'identité juive ou "yiddishkeit" n'était pas uniquement religieuse, mais recouvrait tous les aspects de l'existence. Celui qui vit en Europe occidentale ressent ainsi plus fortement un sentiment de vide et de manque: en effet, il doit lutter pour contribuer à la survie problématique d'une culture minoritaire dénuée de tout terreau sur lequel elle pourrait continuer à croître.

ghettos et de camps de concentration²⁰. Enfant, elle était obsédée par l'angoisse d'être arrêtée et déportée. Ses parents ont refusé de lui transmettre leur héritage juif et ont surtout insisté sur la représentation du Juif comme une victime, restituant par là toute la représentation que l'on pouvait se faire des Juifs à l'époque. Ils n'ont jamais mentionné la résistance juive, ni la lutte de ce peuple, dans toutes les circonstances, pour sa survie. Comme Alain Finkielkraut, Myriam Anissimov avait l'impression d'être un "orphelin du judaïsme", qui a appris la difficulté d'être juive, mais qui a été privée d'une connaissance adéquate de son identité et de ses racines. Elle a été profondément (et durablement) marquée par ce refus de ses parents de lui transmettre l'essence même de l'identité juive. On retrouve cette réalité dans son premier roman: *Comment va Rachel?*²¹. Elle a déclaré que la dimension de l'identité juive qui l'avait le plus marquée était l'humiliation²².

Comme de nombreuses autres personnes dont la famille a souffert de la Shoah, Myriam Anissimov ressent un très fort sentiment de culpabilité dû au fait qu'elle a survécu à l'horreur et qu'elle devra porter ce fardeau pendant toute son existence, comme un "chemin de croix"²³. "A l'âge de cinq et six ans, j'ai été très tourmentée; je n'ai pas compris pourquoi j'ai survécu alors que mes parents me racontaient comment les nazis massacraient les enfants [...]. Je me demandais si j'avais vraiment le droit d'exister, et si je n'étais pas coupable de quelque chose..."²⁴. Ce

20 "J'avais appris, à trois ans, que la presque totalité des Juifs de Pologne avait été liquidée dans les chambres à gaz, lorsque Yossl, le frère de papa, était revenu d'Auschwitz. Avant d'arriver à Lyon, Croix-Rousse, il avait séjourné quelques mois dans un hôpital américain où on l'avait regonflé. C'est pourquoi il m'avait paru gros. Je comprenais le yiddish – c'est encore le cas aujourd'hui –, et, tandis qu'il racontait, surgissaient les amoncellements de cadavres nus, bouche ouverte, qui ne quitteraient plus ses yeux durant les quelques années qu'il lui restait à vivre", voilà comment s'exprime la narratrice de *La Soie et les cendres*, Paris, Payot, 1989, p.14.

21 Myriam Anissimov, *Comment va Rachel?*, Paris, Denoël, 1973.

22 Jean Liberman, "Interview: Myriam Anissimov", *La Presse Nouvelle Hebdomadaire*, 5 octobre 1973, p. 6.

23 Bien que la réalité mentionnée ici n'ait aucun point commun avec cette expérience-là, nous n'avons pas trouvé d'autre terme pour rendre compte de cette expérience, et nous sommes ainsi confrontés, dans cet exemple précis, à la nécessité d'employer une terminologie qui n'est pas la nôtre, pour exprimer une réalité qui a été imposée aux Juifs d'Europe bien malgré eux...

24 Nardo Zalco, art. cit., p. 35.

que Myriam Anissimov exprime ici, c'est un sentiment de culpabilité dû à sa non participation à la Shoah, en plus du fait d'être encore vivant alors que tous les autres sont morts à sa place. Dans les romans, ces formes de culpabilité sont projetées sur les protagonistes qui se sentent coupables d'exister, et qui sont amenés à justifier leur droit à l'existence envers eux-mêmes et les autres.

Un autre sentiment de culpabilité provient tout simplement du fait d'être différent. Myriam Anissimov a vécu à Lyon, ville provinciale qu'elle considérait comme bourgeoise, catholique et antisémite, en bref un milieu particulièrement hostile. Elle souligne le fait qu'elle était la seule Juive dans son école, et qu'elle se sentait très mal dans un milieu qu'elle ressentait comme hostile. Comme Kafka, auteur qu'elle admire beaucoup, elle a l'impression de n'appartenir vraiment à aucun milieu. Le narrateur de *Le Marida*, Hanah, se rend compte de sa "nullité"²⁵ quand elle dialogue avec sa mère. Cette négation de sa propre identité n'est pas spécifique à Myriam Anissimov, nous la trouvons dans de nombreux récits en rapport avec la Shoah et ses survivants²⁶: le peuple juif, innocent, a été déclaré coupable, mais il ne sait pas de quoi. Sans aucun droit civique, les Juifs sous l'occupation nazie étaient traités comme des victimes dénuées de toute identité, des "non-personnes", des objets transformés par les bourreaux en simples chiffres.

Comment Myriam Anissimov assume-t-elle ce lourd héritage du passé, à la fois hérité et expérimenté, et comment l'a-t-elle transposé dans ses romans? Ses récits sont tous situés à notre époque et le sujet de la Shoah n'y est jamais abordé explicitement. Nous y trouvons toutefois de nombreux thèmes et motifs en rapport avec la mort et le sentiment d'abandon, la solitude, la perte, la peur et l'humiliation, de même que des circonstances qui transforment certains protagonistes en victimes. Nous constatons les effets de la Shoah surtout sur les personnages, qui se résignent souvent au désespoir et au sentiment de la vacuité de leur existence, dénuée de toute signification, et qui ont le sentiment de ne vivre que dans l'attente d'une mort inéluctable. Une menace inexplicable semble suspendue sur eux, telle une épée de Damoclès.

La narratrice de *Comment va Rachel?* passe toutes ses nuits avec un intense sentiment de terreur et l'impression d'une très grande médiocrité.

25 Myriam Anissimov, *Le Marida*, Paris, Julliard, 1982, p. 189.

26 Comme chez Isaac Bashevis Singer, Robert Bober, Primo Lévi, Chochana Boukhobza, par exemple.

Cette narratrice, sans nom, dévoile quelques aspects de son enfance dans un *flash-back*. Le nom de Rachel, qui se trouve dans le titre du roman, fait allusion à une photo du ghetto de Varsovie qui a grandement impressionné la narratrice: la célèbre photo qui montre un petit garçon les mains levées, et en arrière-plan, un groupe de femmes résistantes, qui ont dû se rendre à la fin de la révolte:

Je pense aux photos du ghetto de Varsovie que j'ai vues quand j'étais enfant. Je vois les femmes amaigries, furtives, le sourire pâle et triste, surprises tout à coup par un photographe botté et armé. Elles sont là et sourient pour la dernière fois peut-être. Certaines sont belles encore et s'appellent Rachel, Anna, Sarah, Bella, Rebecca, Mona, Myriam. Elles sourient depuis la dernière fois, elles savent depuis très longtemps que tout est fini [...]. Un jour, il y aura le cri qui déchirera l'air, lorsque la rafale les précipitera dans la fosse qu'elles auront elles-mêmes creusée, devant leurs pieds, là²⁷.

La narratrice s'identifie avec ces femmes qui attendent l'échéance fatidique. A l'instar de ces femmes, la narratrice s'attend, elle aussi, à une mort prématurée: "J'ai peur de toutes ces nuits qui m'attendent jusqu'à la dernière"²⁸. Effectivement, le désespoir le plus absolu pousse la narratrice vers les limites de la raison: elle devient désespérée, presque folle et elle abandonne tout désir de vivre. Après un avortement et une seconde tentative de suicide au gaz, elle est enfermée dans un hôpital psychiatrique: "La prison blanche", comme elle le nomme, et où elle pense qu'elle mourra.

Tous les romans de Myriam Anissimov sont marqués par cette souffrance, ce traumatisme. Les deux premiers textes, *Comment va Rachel?* (1973) et *Le Resquise* (1975) évoquent la vie intérieure d'une jeune fille juive qui grandit juste après la Shoah.

Seuls, marqués par tous ces événements, les protagonistes de ces romans sont agressés par le regard de leurs parents, qui les enlaidissent et les avilissent. Dans *Le Resquise*, titre au premier abord énigmatique²⁹, la narratrice, encore enfant, et qui se nomme Anna, évoque sa condition

27 Myriam Anissimov, *Comment va Rachel?*, cit., p. 143.

28 *Ibid.*, p. 47.

29 Il s'agit d'une parodie d'un vers de Verlaine, le dernier de la sixième partie de *La bonne chanson*, "La lune blanche": "C'est l'heure exquise" (éd. Jacques Robichez, Paris, Garnier, 1969, p. 121). Le passage de l'heure exquise à "Le Resquise" devient ainsi plus compréhensible. Myriam Anissimov nous a indiqué les paroles d'une chanson populaire des années 1950, qui l'auraient aussi influencée dans le choix de ce titre.

lamentable par le terme yiddish de “chlemazel”, normalement utilisé avec une pointe d’ironie, mais ici terriblement sérieux: “Anna n’est qu’un pauvre ‘chlemazel’. C’est son père qui l’a dit [...]. Il la regarde fixement et Anna voudrait devenir invisible, rentrer sous le plancher. Elle tremble. Elle pleure en silence. Vaincue. Oui, c’est une honte, d’être si médiocre, si moche”³⁰. L’humiliation infligée par la figure paternelle est renforcée par le constant dénigrement, maternel, des qualités de sa fille. Pourtant, après la mort du père, la narratrice aurait besoin d’une mère aimante et tolérante, et cependant cette dernière semble la rejeter, comme ses camarades de classe. Anna expérimente ainsi très tôt le sentiment d’un échec irréparable. Nous assistons à l’élaboration d’un moi qui a été créé surtout par le regard et le jugement des autres plutôt que par ses propres expériences. A la fin de *Le Resquise*, Anna s’observe de manière poignante:

Quelle tête j’ai? Anna, tu as vu ta tronche? [...]. Regarde-toi bien, dans ce miroir. Que vois-tu? Le visage d’une victime. Pourquoi chercher plus loin? Tu as devant toi, dans la glace, une gueule de victime³¹.

L’image dans le miroir qui fixe Anna reflète non seulement la victime de circonstances personnelles, mais aussi (et surtout) une victime de l’Histoire³². Le père, qui tyrannise sa fille lui donne par là même paradoxalement les moyens de se défendre dans une société qui ne la comprend pas. Ainsi, Anna n’oubliera jamais ce qui a été fait à ses grands-parents, à sa famille et à tout son peuple³³. Et Anna n’oublie pas. Hantée par les photos d’un livre sur la Shoah que son père lui a montré à un très jeune âge, elle a l’impression que les cris des victimes assaillent constamment ses oreilles:

Ils ont gémi comme des veaux à l’abattoir. Et puis un jour les victimes se taisent. On se sent mieux. On n’a plus leur atroce hurlement d’agonie dans les oreilles. Leur chair saignante se putréfie, en silence, se mélange à la terre, sous le grand soleil. Plus de cri humain pour dire la douleur. Ah!... Rien que de la bidoche qui pue, qui pue, qui coule. Ils se sont tus les suppliciés. Enfin³⁴.

30 Myriam Anissimov, *Le Resquise*, Paris, Denoël, 1975, p. 37.

31 *Ibid.*, p. 195.

32 Comme le dit Georges Perec: “[...] une autre histoire, la Grande, l’Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place: la guerre, les camps.”, in *W ou le souvenir d’enfance*, Paris, Gallimard, “L’imaginaire”, 1993 (1ère édition: Denoël, 1975), p. 13.

33 Myriam Anissimov, *Le Resquise*, cit., p. 26.

34 *Ibid.*, p. 27 et aussi pp. 163-165.

En effet, la mémoire horrible du martyre collectif de tout un peuple resurgit constamment dans la conscience des narrateurs de Myriam Anissimov, qui tentent pourtant de vivre dans le présent. Ils ont été blessés par une histoire et des récits qu'il est impossible d'oublier et qui les hantent jour et nuit (surtout la nuit).

Dans *La Soie et les cendres* (1989)³⁵, Myriam Anissimov va un peu plus loin et tente de réfléchir au devenir de ses personnages quelque quarante ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. La narratrice, Hannah, travaille dans les fripes, et va tout d'un coup être confrontée à un passé qu'elle aurait bien aimé oublier. En effet, elle découvre que le matériel qu'elle a utilisé pour confectionner les habits qu'elle revendait sur les marchés provenait des dépôts d'habits collectés par les nazis dans les camps de concentration (et nous avons encore devant nos yeux ces tas monstrueux de vêtements qui étaient les ultimes vestiges tangibles de tous les êtres humains qui avaient disparu).

Hannah est secouée par cette découverte et se met alors à la recherche de sa propre identité. Tout d'abord, elle se rend en Israël et tente de comprendre ce qui se passe sur cette terre et se demande si elle-même est prête à vivre dans ce pays. Son expérience aboutit à un échec. C'est alors qu'elle rencontre un chef d'orchestre, représentant de la culture européenne la plus riche, et surtout représentant du passé qui a fasciné la narratrice, à savoir l'Europe de l'Est et la civilisation yiddish qui a disparu. Ainsi, la narratrice est parvenue, dans ce roman, à se situer par rapport à sa propre histoire.

Dans tous les romans de Myriam Anissimov, la narratrice, désespérée, recherche par le contact physique, et l'exploration des corps, à se comprendre elle-même en même temps que les autres. Cette dimension amoureuse représente beaucoup plus qu'un simple "piment" qui aurait pu être rajouté au texte: elle symbolise la recherche effectuée par Hannah (ou d'autres narratrices): corps et âme. La quête identitaire implique l'être tout entier et ne permet aucune échappatoire.

Dans *la plus stricte intimité* (1992)³⁶, le dernier roman de Myriam Anissimov qui a paru à ce jour, est une très vibrante recherche de son

35 Ce titre est très évocateur: il met en exergue une matière douce, sensuelle, la soie, que vont porter de belles jeunes filles pleines de vie, et les cendres, les restes carbonisés de tout un peuple qui n'a pas seulement été gazé, mais dont les cadavres ont été brûlés dans des fours crématoires.

36 Myriam Anissimov, *Dans la plus stricte intimité*, Paris, Éditions de l'Olivier, 1992.

passé. La narratrice revient en Suisse, lieu de sa première enfance, et là elle retrouve la sœur de Saint-Loup qui lui avait sauvé la vie. Elle est fascinée par cette femme qui s'est consacrée aux autres mais elle ressent très fortement le besoin de nouer le dialogue sur des bases nouvelles. En effet, elle se sent profondément juive, malgré l'ignorance de tout son passé, et évoque les écrits antisémites de Luther³⁷ et une des conséquences de ces textes: "Les cendres de Birkenau" (p. 113).

Un désespoir, bien ancré dans la psyché des personnages, est omniprésent dans tous les romans de Myriam Anissimov. L'auteur se définit elle-même en relation avec l'histoire: elle comprend alors qu'elle en est une de ses victimes. Elle se rend compte qu'elle est définitivement reliée au passé: la Shoah ne lui permettra jamais de vivre un présent insouciant et "normal". Des images de massacre et de torture reviennent constamment dans sa fiction. Le poids de la mémoire est obsédant. La narratrice de *Le Resquise* remarque: "Mais on peut se souvenir de ce que l'on n'a pas vu. Anna entend encore les cris des suppliciés. Pourquoi moi? se dit-elle, pourquoi moi? Tout le monde n'entend pas des hurlements"³⁸. L'auteur ne peut pas s'arracher aux cris et à la vue des victimes de la Shoah, massacrées dans des pogromes, des camps de la mort et des fours crématoires. Les cris muets des victimes juives sont rendus par les mots de Myriam Anissimov – et par les espaces entre ces mots. Mais notre auteur évoque aussi les autres victimes qui ont elles aussi souffert dans notre monde. Elle ne permet pas au lecteur d'oublier ce qui s'est passé, ni ce qui se passe sous nos yeux aujourd'hui.

Dans ses textes, Myriam Anissimov nous transmet son sentiment de malaise personnel et collectif. Mais elle nous révèle surtout ce que représente la jeunesse d'un Juif en France après la Shoah. Tous ses livres symbolisent une recherche de son identité juive, une identité qui a été formée par la mémoire collective de la Shoah. L'écriture lui a permis de se projeter dans une réalité qu'elle n'a pas connue et d'explorer ainsi ses craintes, ses fantasmes et leur rapport avec la réalité. Par cette constante évocation du passé, Myriam Anissimov ne peut absolument pas se détacher de tous ces événements et vivre pleinement dans notre présent. Écrire est un moyen de perpétuer le passé, mais ne la libère pas de ses craintes et de ses angoisses. C'est peut-être là le destin de tous les écrivains

37 *Ibid.*, pp. 110-115.

38 Myriam Anissimov, *Le Resquise*, cit., pp. 162-163.

juifs³⁹ des générations à venir. Les blessures ne se referment pas mais deviennent de plus en plus béantes avec le temps qui passe. Le plus nous savons de ce qui s'est passé, le plus nous devons nous en souvenir, pour que les victimes ne meurent pas une seconde fois, à cause de notre oubli et de notre insouciance. L'injonction juive de "zakhor!" (appliquée à un des premiers ennemis du peuple juif, Amalek) garde plus que jamais toute son actualité.

Abstract

The question of identity has concerned Jews in France since the French revolution when they were granted equal rights as French citizens. Key events such as the Dreyfus Affair and the *Shoah* have forced French Jews to define their identity. The article explores the impact of the *Shoah* on the identity of the post-genocide generation in France, pointing to various responses such as *déracinement*, exclusion, loss and guilt. The fictional universe of one French writer, Myriam Anissimov, born in a Swiss refugee camp in 1943, is then examined, in depth, to illustrate how the trauma of history has established its grip upon the literary imagination. In her novels, Myriam Anissimov recreates the climate of persecution and terror of the *Shoah*, particularly through the characterization of the protagonist, and ultimately, of the writer, as victim.

39 Nous appelons juifs les écrivains qui ont une forte conscience de leur judéité et qui effectuent une quête identitaire, à la recherche de leurs racines, mais pas du tout des écrivains qui sont par hasard juifs et pour qui cela ne représente rien d'autre qu'un aspect anecdotique ou banal de leur existence, et qui désirent à tout prix s'intégrer dans une société occidentale qui les fascine à un tel point qu'ils ressentent fortement le désir d'occulter une composante de leur identité. Car si on voulait désigner comme "juifs" tous les écrivains d'origine juive, nous serions en face de nombreux problèmes méthodologiques, qui amèneraient plus de confusion que de véritables éclaircissements...

